QUELQUES RÉFLEXIONS

N° 26.

SUR

L'UTILITÉ ET LA CERTITUDE DE LA MÉDECINE,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 2 février 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR M. M. JULES BIRÉ, de Fontenay-le-Comte,

Département de la Vendée ;

Ancien Élève des hôpitaux et hospices civils de Paris ; Membre de l'École pratique.

Ægri quia omnes non convalescunt, non idcircò ars nulla medicina est.

CICÉRON.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Président.*
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN, *Suppléant.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	GAYOL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER, *Examinateur.*
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gerdy.
Arvers, *Suppléant.*	Kergaradec.
Baudeloque.	Lisfranc.
Bouvier.	Maisonabe.
Breschet, *Examinateur.*	Parent du Chatelet.
Cloquet (Hippolyte), *Examinateur.*	Pavet de Courteille.
Cloquet (Jules).	Ratheau.
Chomel.	Richard.
Devergie.	Rochoux.
Dubois.	Rullier.
Gaultier de Claubry.	Velpeau.
Gérardin.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Témoignage d'amitié, de respect et de reconnaissance.

A MES FRÈRES ET A MES SŒURS.

Gage de ma sincère amitié.

M. M. JULES BIRÉ.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Témoignage d'amitié, de respect et de reconnaissance.

A MES TENDRES ET AIMÉS SŒURS.

Gage de ma sincère amitié.

M. M. Jules BIRÉ.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

L'UTILITÉ ET LA CERTITUDE DE LA MÉDECINE.

S'il est vrai que la santé soit le plus précieux des biens, le premier des arts est sans doute celui qui la conserve, ou la rétablit lorsqu'elle est altérée; et si l'honneur attaché à une profession est proportionné à son utilité, quelle science pourra la disputer à la médecine? Considérez, dit *Cabanis*, à quelles études sévères, à quels travaux rebutans les médecins se dévouent; de quels sacrifices continuels leur vie se compose; quels importans services peuvent en recevoir les individus, les familles, les sociétés. Ce ne sont pas seulement des victimes arrachées à la mort ou à la douleur qui les rendent recommandables, ce sont les intérêts les plus chers au cœur de l'homme remis entre leurs mains; c'est l'espoir d'un mari, d'une épouse, d'un fils éploré, d'un père, d'un ami tendre; c'est le sort des infortunés qui craignent de survivre aux objets de leur attachement; ce sont les secrets des familles confiés à leur sagesse, à leur probité fidèle; ce sont enfin la paix et l'espérance portées dans les âmes, quand ils ne peuvent plus donner que cela; car tel est le charme de la vertu bienfaisante et courageuse, qu'elle n'a pas besoin de secourir le malheur pour le consoler, et que sa voix seule verse des douceurs sur toutes les plaies.

S'il est une circonstance où l'utilité du médecin soit incontestable, c'est assurément dans ces calamités désastreuses où le salut d'une ville, d'une armée, d'un peuple entier même repose sur sa vigilance et sur ses conseils. On nous vante le courage de ces guerriers qui, à la tête des armées, vont affronter les périls ; mais les dangers qu'ils courent sont-ils comparables à ceux que présente une ville infectée de la peste ou d'un autre fléau tout aussi destructeur? Ici, ni le bruit des instrumens, ni le spectacle imposant d'une armée, ni enfin cette ardeur martiale qui se communique des uns aux autres quand l'imagination est exaltée par des idées de gloire, ne peuvent rien sur le cœur pour l'affermir contre la certitude de la mort. Ici, elle frappe à coup sûr et sans relâche le citoyen de tout rang, de tout sexe et de tout âge, et ne respecte aucun asile ; pénètre dans les réduits les plus obscurs, et menace continuellement ceux qui ont échappé à ses traits. Dans ces momens de deuil et de danger, le médecin cherche-t-il son salut en se dérobant aux yeux de ses concitoyens ? Bien loin de là, il brave les périls, il éclaire le magistrat, lui montre, par son courage et ses lumières, les moyens d'anéantir l'ennemi commun ou de lui arracher des victimes. C'est alors qu'on le voit se précipiter avec cette tranquillité que l'amour seul des hommes peut inspirer dans ces asiles encombrés de malheureux, que le salut public a séparés de leurs parens, dans ces momens où les soins de l'amitié et de la nature seraient si nécessaires. Il n'oublie rien pour leur inspirer l'espoir, soutenir leur courage, les soulager, les guérir, et leur faire oublier, s'il se peut, qu'ils sont entourés de mercenaires souvent barbares, qui ne les servent qu'à regret et les ensevelissent avec joie Que de traits à citer! que de noms à honorer, si, depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours, on parcourait l'histoire des guerres et des épidémies! Et cependant, après les jouissances, ignorées du vulgaire, que donnent les applaudissemens de sa propre conscience, après les douces émotions qui résultent pour soi-même du sentiment du bien que l'on a fait, quelle autre gloire le médecin en retire-t-il ?

Le médecin ne se borne pas à être le dispensateur de la santé des

hommes, il devient souvent encore l'arbitre de leur fortune, de leur honneur et de leur vie. Tantôt il constate un état d'aliénation mentale, et rend à une famille des biens que lui avait arrachés un testament illicite; d'autres fois il met au grand jour l'innocence d'une femme injustement accusée, et lui rend l'estime que lui avaient enlevée des apparences trompeuses; d'autrefois enfin, armé du glaive de la justice, il en frappe le coupable, ou le détourne de la tête de l'homme de bien.

Nous venons de signaler les nombreux services que la médecine rend tous les jours à la société; pourquoi faut-il donc qu'une prévention injuste et funeste continue à peser sur elle, et dénonce encore au tribunal de l'opinion, comme purement conjecturale, une science dont les préceptes, généralement étayés de faits nombreux et incontestables, sont à la fois adoptés par le raisonnement et consacrés par l'expérience.

Dans l'enfance des sciences physiologiques, quand privé de la boussole précieuse qu'elles sont depuis un demi-siècle en possession de lui fournir, la théorie médicale errait sur une mer d'hypothèses plus frivoles les unes que les autres, et que, servilement assujettie aux lois d'une aveugle routine, la pratique de l'art se réduisait à la prescription empirique de quelques médicamens dont l'expérience a démontré la futilité, sans doute la médecine offrait à la censure un champ vaste pour s'exercer; sans doute on lui pouvait alors reprocher, avec quelque justice, la fragilité de ses bases, l'obscurité de sa marche, l'incertitude de ses opérations : mais aujourd'hui qu'aux vains systèmes, tour à tour accueillis avec enthousiasme, et rejetés avec mépris dans les écoles, a succédé cet esprit de méthode et d'observation qu'on remarque dans les œuvres d'*Hippocrate;* aujourd'hui qu'enrichies des plus importantes découvertes, la plupart des sciences physiques font rejaillir sur la médecine l'éclat dont elles brillent, et qu'également jalouses de contribuer à ses progrès elles s'efforcent à l'envi de l'élever à leur niveau, si l'art ne jouit pas encore du degré de confiance auquel il est en droit de prétendre, si la solidité de ses prin-

cipes est encore contestée et l'efficacité de ses secours révoquée en doute ; s'il existe encore des gens d'assez mauvaise foi pour attribuer constamment au hasard les fréquens succès qu'il obtient, tandis qu'ils imputent obstinément à son insuffisance les revers peu nombreux qu'il éprouve, ce n'est pas son impuissance prétendue qu'il en faut accuser, mais la malignité de ses détracteurs, mais la crédulité du public, mais surtout, avouons-le sans détour, l'omission des connaissances et des qualités nécessaires pour remplir dignement la tâche délicate et souvent pénible qu'il impose à ceux qui l'exercent. Donnons successivement un développement sommaire à ces trois ordres de causes.

La malignité des détracteurs de la médecine concourt puissamment, avons-nous dit, à faire prendre d'elle une opinion désavantageuse. Qui ne sait, en effet, que l'arme de la plaisanterie, à laquelle les censeurs de l'art ont presque toujours eu recours pour l'attaquer, porte des coups plus dangereux qu'aucune autre, et qu'un bon mot adroitement lancé a souvent décidé des esprits que n'eût pas ébranlés une vérité mathématique.

L'aveugle crédulité du public ne contribue pas moins à répandre sur la science une défaveur injuste ; n'est-il donc pas, hélas! trop avéré que, journellement abusée par les promesses magnifiques et les discours astucieux du faux savoir, la multitude a bien des fois eu lieu d'imputer à la médecine le déplorable effet des recettes hasardeuses préconisées par le charlatanisme? Enfin, si l'art n'obtient pas encore de tous les membres de la société le tribut de vénération et de reconnaissance dû à la sublimité de ses lumières et à l'immensité de ses bienfaits, c'est surtout dans l'inaptitude de beaucoup de ceux qui l'exercent qu'il faut malheureusement en placer la cause, les uns, en effet, esclaves nés de la routine, et partisans superstitieux d'une doctrine vicieuse autant que surannée, négligent, par une dangereuse indolence, ou plutôt refusent par une opiniâtreté coupable, de participer au résultat heureux des travaux entrepris par leurs contemporains, et de méditer les vérités fécondes qu'ils ont naguères mises au jour,

pour en faire ensuite à leur pratique une application fructueuse. D'autres, à peine dotés d'une théorie insuffisante, et complètement dénués de cette expérience lumineuse qui donne au médecin consommé dans son art tant de supériorité sur le jeune praticien, s'imaginent ne rien ignorer parce qu'ils ont sur tout des notions superficielles : pleins de confiance en leurs propres forces, ces Icares nouveaux affrontent avec sécurité les périls d'un vol trop audacieux; et, méconnaissant le prix des sages conseils que la nature inspire à l'homme dans l'automne de sa vie, ils ne peuvent se résoudre à emprunter l'œil plus exercé d'un confrère mûri par l'expérience ; souvent, hélas ! entraînés vers l'abîme par une aveugle témérité, ils ouvrent sous leurs pas une source intarissable d'inutiles regrets et de souvenirs déchirans. Ceux-ci, dont une éducation trop négligée n'a point adouci le caractère, loin de parler à leurs malades le langage persuasif de l'encouragement et de la consolation, ne les abordent jamais qu'armés d'un front sévère : ils ne savent pas que la médecine, comme la bienfaisance, dont elle est l'image, ajoute un nouveau prix aux soulagemens qu'elle procure par la manière de les répandre, et qu'il n'est aucune consolation, minutieuse en apparence, qui ne puisse devenir salutaire ; ils ignorent encore l'art si précieux de captiver la confiance de leurs malades; et lorsque, minés sourdement par une affection incurable, ceux-ci doivent bientôt succomber sous les coups du cruel ennemi qui les assiége, ils ne savent point, en entretenant dans leur cœur alarmé un espoir qu'ils n'ont pas eux-mêmes, joncher encore de fleurs le chemin fatal qui les conduit au tombeau : ils ignorent enfin, comme le dit *Cabanis*, que le médecin doit joindre l'humanité la plus touchante à cette modestie réfléchie qui cultive la vertu comme un art, qui fait remplir ses devoirs comme on satisfait à des besoins.

Ceux-là, au contraire, non-seulement ne sont pas doués de cette fermeté que le médecin doit compter au nombre de ses vertus, mais encore portent quelquefois l'oubli de ce devoir jusqu'à adopter des avis contraires à l'intérêt du malade pour complaire à ceux qui l'entourent. Persistent-ils, contre leur coutume, dans un sentiment

qui leur appartienne? incapables d'imposer des privations nécessaires à celui qui, craignant pour ses jours, leur en a confié le soin, ils ne lui refusent que mollement, ou même ils n'osent point lui refuser ce qu'ils devraient lui interdire avec rigueur; et si la nature, plus sage, lutte avantageusement contre leur pernicieuse foiblesse, bientôt, cédant avec une basse condescendance aux imprudens désirs du nouveau convalescent, ils détruisent en un moment l'ouvrage encore imparfait de cette mère attentive et secourable : et c'est ainsi que, par une flexibilité barbare, ils replongent au sein d'une mer plus orageuse que jamais le malheureux qui, touchant enfin au rivage d'une main affaiblie par la fatigue, se félicitait trop tôt d'avoir échappé au naufrage.

Il en est de plus condamnables encore, qui, mesurant d'un œil inquiet la sphère étroite où l'insuffisance de leurs moyens les a relégués, et désespérant de parvenir jamais par des voies honorables à la réputation brillante que briguera toujours leur ambition démesurée, s'acharnent à renverser celle des autres pour en fonder une sur ses débris. Comme c'est du vrai mérite qu'ils redoutent surtout la concurrence, c'est contre le vrai mérite que leur jalouse rage décoche ses traits les plus envenimés; mais de même que jadis le trop fameux *Erostrate*, après s'être rendu l'opprobre de son siècle par un attentat sacrilége, n'en recueillit d'autre fruit qu'une immortalité flétrissante, de même ces vils persécuteurs du génie, n'obtiennent aujourd'hui pour prix de leurs criminelles manœuvres que l'indignation et le mépris universel. Enfin on en a rencontré quelquefois d'assez pervers.... mais n'allons pas plus loin; l'honneur de la science l'exige : faisons des vœux pour que ce scandale cesse, et pour que chacun travaille à l'envi au bonheur de l'humanité.

J'avais à peine commencé l'étude de la médecine, que je fus frappé de l'inconstance de ses théories et de ses méthodes de traitement. Si la médecine avait des bases solides, me disais-je, sa théorie serait la même dans tous les temps; sa pratique surtout ne changerait pas d'un siècle à l'autre; les médecins anciens et modernes, ceux de tous

les pays, ceux de toutes les écoles seraient d'accord, du moins sur les points importans. De semblables réflexions étaient bien propres à mettre en suspens ma croyance, qui fut entièrement ébranlée quand les détracteurs de notre art sont venus me dire : Votre orgueilleuse science est vaine et superflue. Et que peut-elle être, puisque vous ne connaissez ni la cause qui nous meut, ni son mode d'action? Que peut-elle être, puisque la nature et les causes des maladies vous sont absolument inconnues? Que peut-elle être, puisque les maladies sont si variées, si susceptibles de se compliquer entre elles, si faciles à être modifiées par mille et une causes, qu'il est impossible de démêler ce qui appartient à chacune? Que peut-elle être, puisque la nature des substances employées comme remède est un mystère pour vous, que leur manière d'agir vous est encore plus inconnue, et que probablement vous ne posséderez jamais les moyens d'arriver à cette connaissance? Que peut-elle être enfin, puisque, lors même qu'il existerait une médecine, son exercice demanderait une instruction si variée, tant de sagacité, tant de grandes qualités réunies, qu'elle resterait à la portée de très-peu d'individus?

Confondu par un si grand nombre d'objections, je l'avouerai, je fus sur le point d'abondonner la carrière que je me proposais de parcourir; j'allai demander à tous ceux qui ont écrit sur la médecine, si cette science n'existait pas; chaque sectaire voulut me convertir à sa doctrine : mais celui qui aurait pu dissiper mes doutes, le praticien instruit, humble et modeste, fut précisément le seul que je ne consultai point. Fatigué de toutes les contradictions de ceux qui voulaient m'endoctriner, ébloui par leurs talens, je cherchai à les fuir, et je rejetai toutes leurs idées pour aller consulter le grand livre de la nature. Les hôpitaux sont ce livre fidèle et terrible où je trouvai tracée en caractères de sang la série affligeante des maux qui désolent l'humanité. C'est au milieu des mourans, dit *Corvisart*, qu'il faut aller chercher la médecine vivifiante; c'est du sein même de la mort qu'il faut apprendre à lui arracher le secret de lui dérober quelques victimes. C'est là que j'allai dissiper, par le flambeau de l'observation,

l'obscurité et les erreurs que j'avais puisées dans les livres, dans ceux même qui n'en contiennent pas, si cependant il existe un seul ouvrage de l'esprit humain qui n'ait pas payé son tribut à l'erreur. C'est là que je vis pratiquer les *Alibert*, les *Boyer*, les *Cayol*, les *Dupuytren*, les *Fouquier*, les *Récamier*, les *Richerand*, etc. Et qui ne se serait bientôt alors reconcilié avec la médecine!

On a dit: Si la médecine avait des bases solides, sa théorie serait la même dans tous les temps, sa pratique surtout ne changerait pas d'un siècle à l'autre; les médecins anciens et modernes, ceux de tous les pays, ceux de toutes les écoles seraient d'accord du moins sur les points importans. Cette objection est sans contredit celle que l'on a le plus souvent répétée, parce qu'elle se trouve à la portée de tout le monde; mais elle est loin d'être aussi fondée qu'on a l'air de le croire. Observons d'abord qu'elle s'adresse plutôt aux artistes qu'à l'art lui même, et qu'elle doit, au contraire, servir à prouver son existence et la réalité de ses certitudes; car l'erreur suppose la vérité, et, comme on l'a dit quelque part, les folies et les absurdités n'anéantissent point la sagesse et la raison. Cette variété d'opinions porte d'ailleurs d'une manière presque exclusive sur la partie théorique de la médecine, qui peut être abandonnée sans danger au délire de l'imagination. On trouve généralement bien plus d'ensemble et d'uniformité dans la pratique. Sage observateur de la nature, *Hippocrate* se contentait, comme nous, dans les fièvres et les phlegmasies peu intenses, de faire suivre un régime convenable; il conseillait de boire beaucoup, et s'efforçait d'écarter les obstacles qui auraient pu entraver la marche de cette force médicatrice qu'il avait si bien reconnue. N'est-ce pas ainsi que se sont encore comportés ses dignes successeurs, qui ont toujours marché à la lueur du flambeau de l'observation, et parmi lesquels on peut compter avec orgueil un *Arétée*, un *Cœlius-Aurélianus*, un *Alexandre de Trales*, un *Aëtius*, un *Celse*, un *Baillou*, un *Sydenham*, etc.?

La pratique présente encore, il est vrai, quelques contradictions; mais celles-ci doivent être bien plus fréquentes aux yeux du vul-

gaire. Il ne voit pas que les médecins désignent souvent par un même nom des maladies différentes ; il ne sait pas encore que nos richesses en matière médicale, nous mettent dans le cas de remplir les mêmes indications, avec des remèdes dont les propriétés ne sont pas les mêmes ; il ne sait pas que, de même que la nature recourt à diverses voies pour rétablir l'ordre dans nos fonctions, de même l'art peut employer divers moyens pour remplir une indication déterminée. Le guerrier et le politique, par des marches opposées, parviennent aux fins qu'ils se proposent ; le médecin seul ne pourra-t-il pas arriver à son but par des routes différentes.

Ainsi donc on peut dire, malgré cette apparente variété d'opinions, et ceci est encore confirmé par la lecture des bons livres, qu'en général la pratique des vrais médecins est uniforme dans tous les siècles et dans tous les pays, comme la nature elle-même. Ajoutons que, dans cet examen, il faut tenir compte des changemens qu'impriment aux maladies le cours des siècles, les climats, la nature des lois, etc. ; changemens qui, par une suite de la constance et de la certitude des règles de l'art, doivent se communiquer à la thérapeutique. Pouvons-nous croire, en effet, que les fauteurs du quinquina, de l'émétique ou de la saignée aient pu errer complètement et séduire, comme par magie, tous leurs contemporains? Il est encore une considération qui doit nous occuper ici, c'est l'opinion de quelques médecins qui, pour se placer à côté des Montaigne, Molière, Rousseau et autres, ou afin de tourner sur eux l'attention publique, affectent en médecine une mécréance révoltante. Prenant ainsi l'incrédulité pour de la philosophie, ils pensent se donner une force d'esprit, une élévation d'âme supérieures, et par suite un mérite transcendant. Mais d'abord, comme le remarque *Cabanis*, on ne trouve dans cette secte aucun praticien remarquable ; ce sont, ou des spéculateurs dévoués aux sciences exactes, souvent étrangers à toute pratique, ou des hommes sans tact que des malheurs constans en ont dégoûtés avec raison. Les plus grands médecins ont été ceux qui ont ajouté le plus de foi à leur art ; *Hippocrate*, le plus grand de tous, a écrit des livres entiers pour sa défense. Défions-nous

toujours de celui qui ne croit pas à son art, car il est certain que ce défaut de confiance est autant la cause que le résultat de ses insuccès.

Vous ne connaissez ni la cause qui nous meut ni son mode d'action?

Il est dans tous les êtres organisés des forces particulières et propres à maintenir la vie; c'est ce que nous apprend l'observation. Mais quelle est l'essence de ces forces? quel est leur mode d'action? On l'ignore. Leur connaissance, d'ailleurs, est-elle indispensable à l'art de guérir? Non, sans doute. Il nous suffit de pouvoir observer les effets, sans vouloir remonter aux causes. L'hirondelle, qui abandonne nos climats tous les automnes pour revenir chaque printemps, a-t-elle besoin, pour fixer l'époque de ses voyages, de savoir quelle cause nous amène les saisons? Le matelot, parvenu à l'embouchure d'un fleuve qui attend la marée pour remonter vers sa source, a-t-il besoin de pénétrer l'essence de la force qui meut la masse des mers? Le physicien et le chimiste, qui expliquent tous leurs phénomènes par l'attraction physique ou chimique, ne connaissent pas mieux l'essence de ces deux puissances que nous celle des forces de la vie : néanmoins quelqu'un songe-t-il à objecter aux disciples de Newton et à ceux de Lavoisier leur ignorance sur l'essence de ces causes éloignées. Et l'on ose porter un tel argument contre nous! En voulant renverser la médecine par cette objection, on viendrait à douter de la réalité de toutes nos connaissances, et l'on tomberait alors dans un septicisme si absurde, qu'il ne peut être soutenu que par des gens de mauvaise foi ou des personnes en démence.

La nature et les causes premières des maladies vous sont absolument inconnues? Il est aisé de voir que cette troisième objection doit rentrer dans la seconde, et que les mêmes réponses lui sont applicables. Ce n'est pas, en effet, sur la connaissance des causes premières que repose, en général, la thérapeutique, mais sur l'observation et sur l'expérience, qui seules peuvent et doivent guider le médecin dans l'exercice de son art. C'est précisément dans les maladies dont la nature in-

time est, s'il se peut, plus obscure encore que celle des autres, dans les fièvres intermittentes, dans la syphilis, par exemple, que la puissance de l'art est le plus marquée.

Mais, nous dira-t-on, réfléchissez un moment à la multiplicité des infirmités humaines, à l'influence réciproque qu'elles ont les unes sur les autres, aux modifications qu'elles présentent, et dites-nous si vous trouverez dans votre art des signes assez certains pour faire à chacune la part des phénomènes qu'elle produit; dites-nous enfin s'il pourra vous fournir assez de force pour arracher d'une main sûre le masque qu'elles semblent se prêter mutuellement.

Si l'homme jouissant d'une santé brillante présente certains attributs tellement frappans que le moindre physionomiste ne peut les méconnaître, l'homme malade offre des symptômes qui ne deviennent pas moins caractéristiques pour les médecins. Il est, à la vérité, des symptômes communs à plusieurs maladies; il en est d'accidentels que l'on peut comparer aux plantes qui naissent et sortent à peine de terre, et auxquelles l'absence d'organes distincts empêche d'assigner un caractère précis : mais il en est aussi de propres, d'essentiels, qui accompagnent sans cesse les maladies, et qui, d'après l'expression de *Galien*, la suivent comme l'ombre suit les corps. Ils sont presque aussi constans pour le médecin que les phénomènes célestes pour l'astronome, parce qu'ils sont également fondés sur les lois de la nature, laquelle est si uniforme, dit *Sydenham*, si semblable à elle-même dans la production des symptômes, que jamais elle ne s'écarte de sa marche accoutumée. Jamais, en effet, on n'a vu les symptômes de la variole être ceux de la pustule maligne, ceux d'une fièvre adynamique revêtir la forme d'une fièvre inflammatoire, etc. On trouve constamment dans les maladies, comme dans les physionomies les plus semblables en apparence, des traits, des nuances qui les distinguent : c'est leur collection, leur succession, leur enchaînement qui les font reconnaître et les différencient.

La nature des substances employées comme remède est un mystère pour vous; leur manière d'agir vous est encore plus inconnue, et pro-

bablement vous ne posséderez jamais les moyens d'arriver à cette connaissance ? On sent combien il est inutile de s'arrêter sur cette objection. Qu'avons-nous besoin de connaître la nature des remèdes et leur manière d'agir ? Ne nous suffit-il pas de constater, à l'aide de l'observation, leurs propriétés dans telle ou telle circonstance donnée ? On sait, par exemple, que l'opium fait dormir, que le quinquina arrête dans leur marche les fièvres intermittentes ; mais comment cela s'opère-t-il ? Je répondrai ici, comme dans beaucoup d'autres cas, notons les effets, et ne cherchons pas à vouloir pénétrer au-delà des bornes de la fidèle observation : il faut savoir ignorer ce qu'il ne nous est pas donné de connaître.

Peut-on dire que, lors même qu'il existerait une médecine, son exercice demanderait tant de connaissances diverses, tant de sagacité, tant de grandes qualités réunies, qu'elle resterait à la portée de très-peu de monde ? Après avoir répondu aux objections précédentes, celle-ci ne doit point être difficile à réfuter. Il est bien vrai que l'étude et l'exercice de l'art de guérir sont hérissées de difficultés ; mais ces difficultés ne peuvent point former un argument solide contre son utilité ; et si, comme l'a dit *Hippocrate*, la médecine n'était pas un art aussi-bien que tous les autres, il n'y aurait ni bons ni mauvais médecins ; ils seraient tous également bons, ou plutôt également mauvais.

Nous voyons à chaque instant des hommes dont les formes majestueuses nous charment et nous ravissent ; aucun d'eux cependant n'eût pu servir de modèle à celui qui grava l'Apollon du Belvédère. Il a fallu que l'artiste empruntât les traits de plusieurs pour en former le type de la beauté. Eh bien ! le portrait du parfait médecin est aussi une chimère ; il n'est pas dans notre nature de jamais atteindre la perfection dans aucun genre. On remarque néanmoins beaucoup de praticiens qui nous offrent avec lui une foule de points de ressemblance. Sur ses derniers momens, lorsque le temps eût mûri ses réflexions et détruit ses haines particulières, le citoyen de Genève disait à Bernardin de Saint-Pierre : Je me reproche plusieurs choses, entre autres

ce que j'ai dit sur les médecins ; de tous les savans, ce sont eux qui savent le plus et le mieux. Rousseau, dans sa vieillesse, après avoir connu toutes les classes de la société, après avoir apprécié chacune à sa juste valeur, Rousseau, dis-je, a fait l'éloge de ceux auxquels il avait voué une haine particulière. C'est une preuve bien forte qu'il en est beaucoup parmi nous dont les lumières et les talens détruisent cette dernière objection, qui, après un examen attentif, ne saurait, non plus que les autres, ébranler la croyance de tout homme de bonne foi, et nous empêcher de dire avec sincérité : Il est une médecine réduite en corps de science ; il est des médecins dignes de la mettre en pratique.

PROPOSITIONS GÉNÉRALES.

I.

L'état pathologique de la langue ne suppose pas nécessairement l'état pathologique de l'estomac, et réciproquement.

II.

Il n'y a pas de médicamens spécifiques absolus.

III.

Les symptômes de l'embarras gastrique, ceux même de la fièvre bilieuse, cèdent facilement et promptement à l'administration des vomitifs. Les symptômes qui caractérisent l'embarras intestinal cèdent également aux laxatifs ; les vomitifs produisent souvent ce résultat, sans provoquer ni révulsion, ni évacuations critiques vers la peau, comme le prétend M. *Broussais*.

IV.

La fièvre catarrhale est aux phlegmasies du système muqueux ce que la fièvre scarlatine est aux phlegmasies cutanées.

V.

L'influence du froid dispose aux maladies des organes pulmonaires ; les maladies des organes digestifs reconnaissent le plus souvent pour cause l'influence de la chaleur.

VI.

La membrane muqueuse intestinale peut devenir le siége d'une sécrétion beaucoup plus abondante que de coutume, bien qu'elle ne présente aucune trace d'inflammation.

VII.

Les vésicatoires, généralement utiles dans les phlegmasies chroniques de la poitrine, sont souvent nuisibles dans les inflammations aiguës de cette cavité.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Æstate et autumno cibos difficillimè ferunt, hyeme facillimè, deindè vere. *Ibid.*, *aph.* 18.

III.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

IV.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

V.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

VI.

Autumnus tabidis malus. *Sect.* 3, *aph.* 10.